

Un débat (JMdC) me ramène à ce grand classique des tous débuts : il serait question des trois courants conduisant aux trois domaines... mais non. Par contre intéressants éléments sur la notion de "socialisation".

Et l'occasion d'une traduction en v.02 au 14/05/2026 affinant et apportant quelques corrections l'expérience aidant.

F. Germani

in GA031 p.247-262

Juillet 1898

LA QUESTION SOCIALE

[450/01] Il n'est pas facile actuellement de parler sur la « question sociale ». Infiniment beaucoup contribue présentement à influencer notre jugement de manière défavorable. Aucune chose n'a été comme celle-là « embrouillée par l'opportunité et la haine des partis ». Comme sur peu de domaines les avis se tiennent face à face abrupts. Tout n'est-il pas avancé ? Et comme bientôt on remarque par beaucoup d'avis se présentant qu'ils proviennent d'esprits qui se promènent de par le monde des faits avec les œillères les plus grandes possible.

[450/02] Mais je peux tenir pour les plus graves les obstacles qui peuvent être mis en travers du chemin d'un jugement souhaitable de la question sociale par les passions de partis. Par eux ne seront donc induits en erreur que ceux-là qui se tiennent à l'intérieur de l'activité/la propulsion des partis. Qui se tient au-delà de cette activité a toujours la possibilité de former un jugement personnel. Un obstacle bien plus significatif me semble reposer en ceci que cela ne veut absolument pas réussir à nos têtes pensantes, nos porteurs de culture exercés scientifiquement, de trouver un chemin plus sûr, une façon méthodique de comment est à attaquer cette question.

Toujours et toujours de nouveau je viens à cette conviction quand je lis des écrits sur la question sociale d'auteurs qui à cause de leur formation scientifique sont absolument à prendre sérieusement. J'ai remarqué que sur ce domaine de la façon de penser, que se sont approprié nos chercheurs sous l'influence du darwinisme, pour l'instant absolument rien n'œuvre encore bénéfiquement. Qu'on ne me mécomprenne pas. Je considère qu'avec la manière de penser darwiniste est accompli un des plus grands progrès, lequel l'humanité a pu faire. Et je crois que le darwinisme doit agir bénéfique sur tous les domaines de la pensée humaine quand il sera utilisé correctement, cela signifie conformément à son esprit. Moi-même j'ai livré avec ma philosophie de la liberté un livre qui, de mon opinion, est écrit entièrement dans le sens du darwinisme. Cela m'est allé entièrement caractéristique lors de la conception de ce livre. J'ai réfléchi sur les plus intimes questions de l'humaine vie de l'esprit . Je ne me suis en cela pas du tout soucié du darwinisme. Et lorsque ma construction de pensées fut terminée, là me vint la représentation : tu as donc livré une contribution au darwinisme.

[450/04] Maintenant, je trouve que notamment les sociologues ne le font pas ainsi. Il demande en premier aux chercheurs de la nature pensant selon Darwin : comment le faites-vous ? Et alors, ils transportent leurs méthodes sur leur domaine. Ils commettent en cela une grande erreur. Les lois de la nature, qui règnent dans le royaume de la nature organique, ils les transportent simplement sur tous les domaines de l'humaine vie de l'esprit ; il devrait valoir pour l'évolution humaine exactement le même que ce qui est à observer à l'animal. Maintenant repose dans cette conception incontestablement un noyau sain. Dans le monde entier est certes une légalité/légité de même sorte à trouver. Mais il n'est absolument pas nécessaire qu'à cause de cela les mêmes lois se manifestent aussi sur tous les domaines. Les lois qu'ont trouvées les darwinistes œuvrent dans les règnes des animaux et des plantes. Dans le règne humain



nous avons à chercher après des lois qui sont pensées darwinistement – mais qui sont tout autant spécifiquement propres à ce règne que les lois d'évolution organiques aux règnes de la nature nommés. Nous avons à chercher des lois propres pour l'évolution de l'humanité quand aussi celles-ci seront pensées dans l'esprit du darwinisme. Une simple transposition des lois du darwinisme sur l'évolution de l'humanité ne pourra conduire pas des visions satisfaisantes.

[450/05] Cela m'est venu particulièrement de nouveau à la lecture du livre pour lequel j'écris bas ces pensées : « La question sociale à la lumière de la philosophie » du Dr. Ludwig Stein (Editions de Ferdinand Enke, Stuttgart 1897). La manière d'observer de l'auteur sera absolument dominée par l'intention de traiter la question sociale dans un sens qui correspond à celui qui règne dans la science de la nature darwinienne. « Ce que Buckle a fournit devant une vie humaine pour le concept de causalité dans l'histoire, ce qu'il soutient notamment des/de la statistique/s se faisant jour/montante/s, lesquelles/laquelle prouve d'imperatives/inconditionnelles/absolues validités pour l'ensemble de la vie historique, cela doit actuellement, après que nous avons récolté/raflé les conquêtes de Darwin et ses successeurs, se passer pour celles de l'évolution » (p. 43). Partant de cette tendance, Ludwig Stein examine comment les différentes formes, par lesquelles la vie en commun sociétale de l'humain sera dominée, se sont développées. Et il cherche à montrer qu'en cela « adaptation » et « lutte pour l'existence/être-là » jouent le même rôle comme dans l'évolution animale. Je veux tout d'abord saisir une de ces formes pour rendre parlante/évocatrice la manière d'observer de Stein : la religieuse. L'humain se trouve au milieu de différents pouvoirs de la nature. Ceux-ci interviennent dans sa vie. Ils peuvent lui devenir utiles ou dommageables. Ils lui deviennent utiles quand il trouve moyen par lequel il puisse utiliser les pouvoirs de la nature dans le sens qu'ils servent à son être-là. L'humain invente des outils et des aménagements/institutions pour se faire serviables les pouvoirs de la nature. Cela signifie, il cherche à adapter son propre être-là à cela de son environnement. De nombreux essais peuvent être fait qui s'avèrent comme erronés. Mais parmi d'innombrables seront toujours de tels qui atteignent le correct. Ceux-là restent les vainqueurs. Ils se maintiennent. Les essais erronés disparaissent. L'utile se maintient dans la « lutte pour l'être-là ». Parmi les pouvoirs de la nature, l'humain trouve à côté des visibles aussi des invisibles. Il les nomme, à côté des purement naturels, les puissances divines. Il veut aussi s'adapter à celles-ci. Il invente la religion avec le service du sacrifice et croit par là mouvoir les puissances divines afin qu'elles œuvrent pour ses utilités. De la même manière Stein observe la naissance du mariage, de la propriété, de l'État, du langage, du droit. Toutes ces formes sont apparues par adaptation de l'humain à son environnement ; et les formes actuelles du mariage, de la propriété et ainsi de suite se sont maintenues à cause de cela, parce qu'elles se sont avérées comme les plus utiles à l'humain dans la lutte pour l'existence.

[450/06] On voit, Stein cherche simplement à transférer le darwinisme sur le domaine humain.

[450/07] Je montrerai maintenant dans un article suivant à la main du livre nommé où conduit une telle transposition.

LIBERTÉ ET SOCIÉTÉ

[451/01] Dans le dernier numéro de ce périodique j'ai exprimé l'avis que le jugement



de la question sociale dans le présent souffre sous la circonstance que les penseurs qui placent leurs facultés scientifiques au service de cette question, transfère en cela sur l'évolution de l'humanité les résultats stéréotypés lesquels Darwin et ses successeurs ont gagnés pour le règne végétal et animal. J'ai cité comme un des livres auxquels j'avais à faire ce reproche, « La question sociale » de Ludwig Stein.

[451/02] Je trouve mon opinion sur ce livre particulièrement confirmée par la circonstance que Ludwig Stein collectionne de manière soigneuse les résultats de la sociologie la plus récente, prend les observations les plus importantes des plus riches matériaux et alors ne part pas sur cela avec l'esprit du darwinisme de dérivé des observations des lois sociologiques spécifiques, mais d'interpréter simplement les expériences ainsi qu'en elles se laissent désigner exactement les mêmes lois qui règnent dans les règnes animal et végétal.

[451/03] Le fait de base de l'évolution sociale, Ludwig Stein l'a découvert correctement. Malgré qu'il applique violemment les lois « de la lutte pour la vie » et de « l'adaptation » sur la naissance des institutions sociales, du mariage, de la propriété, de l'État, du langage, du droit et de la religion, il trouve dans le développement de ces institutions une chose importante, qui n'est pas disponible dans l'évolution animale de la même manière. Ce fait se laisse caractériser de la manière suivante. Toutes les institutions nommées naissent tout d'abord de la manière que les intérêts de l'individu humain rentrent en arrière-plan, par contre ceux d'une communauté font l'expérience d'un soin particulier. Par cela ces institutions prennent au début une forme qui doit être combattue dans le développement ultérieur de leur évolution. Serait par la nature des faits au début du développement de culture non d'amener de tout côté à validité l'aspiration de l'individu, ses forces et capacités, présenter/tenue en vis-à-vis une entrave, ainsi le mariage, la propriété, l'État et ainsi de suite n'auraient pas pu se développer de manière comme ils se sont développés. La guerre de tous contre tous aurait empêché chaque sorte d'associations/unions. Car à l'intérieur d'une union l'humain est toujours contraint d'abandonner une partie de son individualité. A cela l'humain est aussi disposé au début d'un développement/une évolution de culture. Cela est confirmé/attesté par différentes choses. Il n'y a pas eu, par ex., de propriété privée au début. Stein dit là-dessus (p. 91) : « C'est un fait, lequel sera prétendu avec unanimité par les chercheurs en la matière, qui agit avec d'autant plus de conviction, que plus rarement une telle est tout de suite à viser sur ce domaine, que la forme originelle de la propriété a été une communisme et l'est volontiers aussi restée pendant la non mesurable longue période jusque profondément dans la barbarie. » Une propriété privée qui place l'humain dans la situation d'amener son individualité à validité, il n'y a pas eu au début de l'évolution de l'humanité. Et par quoi pourrait être illustré de manière plus drastique qu'il y a eu un temps dans lequel le sacrifice de l'individu dans l'intérêt d'une communauté a valu comme correct, que par la circonstance que les Spartiates ont dans un certain temps simplement abandonné des individus faibles et livrés à la mort afin qu'ils ne tombent pas à la charge de la communauté ? Et quelle confirmation trouve ce même fait par la circonstance que des philosophes d'époques anciennes, par ex. Aristote, n'ont pas du tout pensés que l'esclavage a quelque chose de barbare ? Aristote le voit comme évident qu'une certaine partie des humains doit servir une autre partie comme esclaves. On peut seulement avoir un tel avis quand il s'agit en premier lieu de l'intérêt de l'ensemble et non de celui du particulier. C'est facile à prouver que toutes les institutions sociétales au début de la culture ont eu une telle



forme, qui amène l'intérêt de l'individu au sacrifice à celui de l'ensemble.

[451/04] Mais c'est tout aussi vrai que dans le déroulement supplémentaire de l'évolution l'individu est appliqué à faire valoir ses besoins vis-à-vis de ceux de la communauté. Et quand nous y regardons exactement ainsi est donné dans le début du développement de culture un bon morceau de l'évolution historique dans le faire-valoir de l'individu vis-à-vis des communautés nécessairement naissantes qui se construisent sur l'enfouissement de l'individualité.

[451/05] Par saine réflexion, on devra reconnaître que des institutions de société furent nécessaires, et qu'elle ne pouvaient naître qu'avec accentuation d'intérêt commun. Mais la même saine réflexion conduit aussi à cela de reconnaître que l'individu doit lutter contre le sacrifice des ses intérêts particuliers. Et par cela les institutions sociales ont pris les formes qui tiennent plus compte des intérêts des individus, que cela était le cas dans des états passés. Et quand on comprend notre temps, ainsi on a volontiers le droit de dire, les plus avancées ambitionnent de telles formes de communauté, que par les manières de vie commune l'individu aussi peu que possible sera handicapé. La conscience s'estompe toujours plus que les communautés peuvent être but en soi. Elles devraient devenir moyens pour le développement des individualités. L'État par ex. devrait obtenir un tel aménagement qu'il garantisse le libre déploiement aux personnalités uniques le plus le grand espace de jeu possible. Les institutions générales devraient être faites au sens que ne soit pas servi à l'État en tant que tel, mais à l'individu. J.G. Fichte a donné à cette tendance à un paradoxe apparent, mais sans doute seule expression correcte, en ce qu'il disait : l'État est là pour se rendre soi-même progressivement superflu. À cette remarque repose à la base une vérité importante. Au début, l'individu a besoin de la communauté. Car seulement à partir de la communauté, il peut développer ses forces. Mais plus tard, quand ces forces sont développées, alors l'individu ne peut plus supporter la tutelle par la communauté. Il se dit alors ainsi : j'aménage/institue la communauté de la manière qu'elle est la plus utile au déploiement de ma propre façon. Toutes les réformations ou révolutions étatiques dans les temps récents ont eu l'objectif de faire valoir les intérêts particuliers vis-à-vis des intérêts de la communauté. <<<<

[451/06] Il est intéressant comme Ludwig Stein accentue chaque institution sociétale particulière/unique vis-à-vis de ce fait. « La tendance évidente de la première fonction sociale, le mariage, en est une s'accroissant constamment parce que se compliquant par personnalisation avec des facteurs psychiques – une lutte pour l'individualité » (p.79). En rapport à la propriété dit Stein (p. 106) : « L'idéal social est, vu philosophiquement, un individualisme adouci par un train communiste dans les institutions de l'État. » Pour l'institution de l'État en général vaut d'après Stein : « la tendance manifeste du devenir social » va sur « personnalisation incessante » et sur « faire sortir la pointe individuelle de la pyramide sociologique ». A l'observation de l'évolution de la langue Stein dit : « Comme le communisme sexuel débouche sur la monogamie individuelle, l'originelle propriété de base se détache irrésistiblement en propriété privée, ainsi l'individu arrache sa personnalité spirituelle, sa langue, son style au communisme linguistique reposant dans l'intérêt de la société. Aussi ici donc la solution s'appelle : auto-affirmation de l'individualité ». Du développement du droit Stein dit : « L'âme du développement du droit, qui s'étirait originellement sur toute la gens (NDT Une gens (pluriel latin gentes) est dans le système social romain, un groupe familial patrilinéaire portant le même nom, le gentilice (en latin nomen gentilicium)). , pour



s'emparer progressivement des individus corporels particuliers et alors à l'intérieur de cet individu par la corporéité dans les plus fines et tendres ramifications de l'âme, nous dessine une image d'ailleurs fugitive, mais quand même suffisamment caractéristique de cela se trouvant dans l'infinie locomotion du processus d'individualisation du droit » (p. 151).

[451/07] Il me semble maintenant qu'après établissement de ces faits la tâche des philosophes sociologiques aurait été de passer à la loi sociologique fondamentale dans l'évolution de l'humanité, qui s'en suit avec nécessité logique et que je voudrais exprimer de la manière suivante. L'humanité se dirige au début d'une période de culture vers l'apparition de groupements sociaux/unions sociales ; l'intérêt de l'individualité est tout d'abord sacrifiée à l'intérêt de ces groupements; le développement ultérieur conduit à la libération de l'individualité des intérêts des unions et au libre déploiement des besoins et forces de l'individu.

[451/08] Maintenant il s'agit de cela, tirer les conséquences de ce fait historique . Quelle forme de société et d'État peut elle être la seule enviable quand toute évolution sociale marche en plus sur un processus d'individualisation ? La réponse ne peut être trop compliquée. L'État et la société, qui se considèrent comme leur propre but doivent aspirer à la domination sur l'individu, indifférent comme cette domination sera exercée si de manière absolutiste, constitutionnelle ou républicaine. Si l'État ne se regarde plus comme fin en soi, mais comme moyen ainsi il n'accentuera aussi plus son principe de domination. Il s'organisera ainsi que l'individu vienne à se faire valoir de la manière la plus grande possible. Son idéal sera l'absence de domination. Il sera une communauté qui pour elle ne veut rien du tout, mais tout pour l'individu. Quand on veut parler dans le sens d'une manière de penser qui ne se meut pas dans cette direction, ainsi on peut seulement tout combattre qui aujourd'hui équivaut à une socialisation des institutions sociétales. Cela Ludwig Stein ne le fait pas. Il part de l'observation d'une chose juste, mais de laquelle il ne peut pas déduire une loi correcte en une conclusion finale qui décrit un compromis paresseux entre socialisme et individualisme, entre communisme et anarchisme.

[451/09] Plutôt que de concéder que nous nous dirigeons vers des institutions plus individualistes, il essaye de courir au secours d'un principe de socialisation qui quand même se fend de la considération de l'intérêt particulier/individuel seulement aussi loin que les besoins de la totalité ne seront pas restreints par cela. Par exemple pour le droit, Stein dit (p. 607) : « Sous socialisation du droit nous comprenons la protection juridique des faibles économiques ; la consciente subordination des intérêts du particulier/de l'individu sous ceux d'un tout commun plus grand, en outre de l'État, en toute fin cependant le genre humain. » Et une telle socialisation du droit Ludwig Stein la tient pour souhaitable.

[451/10] Je peux m'expliquer un avis comme celui-ci est, seulement quand j'accepte qu'un érudit a été saisi ainsi par des slogans habituels de l'époque, qu'il n'est pas du tout en état, de ses présupposés justes de déduire les conclusions correspondantes. Les présupposés justes gagnés de l'observation sociologique devraient obliger Ludwig Stein à placer l'idéalisme anarchiste comme l'idéal social. A cela appartiendrait un courage de la pensée qu'il n'a visiblement pas. L'anarchisme, Ludwig Stein semble absolument le connaître seulement dans la forme stupide sans borne, en ce qu'il aspire à sa réalisation par la racaille des lanceurs de bombes. Quand page 597 il dit : « Quand avec une communauté de travailleurs pensante, consciente du but, organisée pour la-



quelle les lois de la logique ont une validité liante, on s'accorde », ainsi il prouve ce que j'ai dit. Avec la communauté de travailleurs pensant communiste une compréhension n'est justement aujourd'hui pas possible pour celui-là qui ne connaît pas seulement les lois de l'évolution sociale comme Ludwig Stein, mais qui sait aussi les interpréter correctement, comme Ludwig Stein ne le peut pas.

[451/11] Ludwig Stein et un grand érudit. Son livre prouve cela. Ludwig Stein est un politicien social enfantin. Son livre prouve cela. Les deux sont donc en notre temps bien correctement compatible. Nous l'avons amené à une culture pure dans l'observation. Mais un bon observateur n'est encore longtemps pas un penseur. Et Ludwig Stein est un bon observateur. Ce dont il nous fait part comme résultat de son observation et d'autres nous est important, ce qu'il déduit de ces observations ne nous va pas.

[451/12] J'ai lu son livre avec intérêt. Il m'a vraiment été utile. J'ai beaucoup appris de lui. Mais j'ai toujours du tirer d'autres conclusions des hypothèses, que ce que Ludwig Stein a tiré d'elles. Où les faits parlent par lui, il me stimule ; où il parle lui-même, je dois le combattre.

[451/13] je me demande maintenant cependant quand même : comment Ludwig Stein eut-il donc venir à des idéaux sociaux inversés malgré des discernements justes ? Et là je reviens sur mon affirmation d'origine. Il n'est pas en état de trouver vraiment des lois sociales à partir des faits sociaux. Aurait-il pu cela, alors il ne serait pas venu à un compromis paresseux entre socialisme et anarchisme. Car qui peut vraiment reconnaître des lois, celui-là agit absolument en leur sens.

[451/14] Toujours de nouveau je dois revenir là-dessus que dans notre temps les penseurs sont lâches. Ils n'ont pas le courage de tirer les conclusions de leurs hypothèses, de leurs observations. Ils concluent des compromis avec la non-logique. C'est pourquoi ils ne devraient absolument pas entamer la question sociale. Elle est trop importante. Purement pour construire une paire de conclusions triviales sur de correctes hypothèses, qui seraient dignes d'un réformateur social modéré, tenir des cours magistraux et alors les éditer comme livre, pour cela cette question n'est donc pas une fois là.

[451/15] Je regarde le livre de Stein comme une preuve de ce que peuvent beaucoup nos érudits, mais comme peu ils peuvent vraiment penser. Nous avons besoin de courage dans le présent ; courage de la pensée, courage de la conséquence, mais nous avons malheureusement que des penseurs lâches.

[451/16] Le manque de courage de la pensée, j'aimerais tout de suite le considérer comme le train le plus saillant de notre temps. Émousser une pensée d'après ses conséquences, lui opposer une autre « tout aussi justifiée » : cela est une tendance toute générale. Stein reconnaît que le développement humain se dirige vers/aspire à l'individualisme. Le courage de réfléchir là dessus, comme à partir de nos conditions/rapports nous pouvons atteindre de forme de société tenant compte de l'individualisme lui manque. Il y a peu E. Münsterberg a traduit un livre du professeur bruxellois Adolf Prins. (« Liberté et devoirs sociaux » de Adolf Prins, édition allemande autorisée du Dr. E. Münsterberg, éditions Otto Liebmann, Berlin 1897). Prins connaît la vérité d'après tout son contenu, qui doit coupé sans plus la tête à tout socialisme et communisme : « Et je pense, sous les éléments, qui forment l'éternel fondement de l'humanité, la différence des humains est l'une des plus résistantes. » Aucune forme de société ou d'État socialiste ou communiste peut porter en compte comme il convient l'inégalité naturelle de l'humain. Chaque organisation prédéterminée par quelque principe en leur es-



sence doit nécessairement opprimer le plein libre développement de l'individu, pour s'imposer comme organisme d'ensemble. Aussi quand un socialiste en général reconnaît la justification du plein développement du principe de toutes les personnalités particulières, il cherchera par réalisation pratique de ses idéaux à émousser aux individus ces particularités qui ne conviennent pas dans son programme.

[451/17] Le cours des pensées du professeur belge est intéressant. Il admet d'emblée que l'entassement des pouvoirs de domination en un seul lieu est néfaste. Il prend donc la défense des institutions médiévales, avec leurs systèmes administratifs et judiciaires fondés sur les unions locales et les individualités régionales, face aux aspirations issues de la tradition romaine qui, en faisant abstraction des spécificités locales, auraient voulu réunir tous les pouvoirs en un seul lieu et les centraliser (p. 40 et suivantes). Prins est même contre le droit de vote universel, parce qu'il trouve que par là une minorité sera violée par la domination d'une majorité peut-être minime. Malgré tout il vient à cela de conseiller de lâches compromis entre socialisme et individualisme. Que toute guérison surgisse de l'activité des individualités : cela aurait dû se montrer de toutes ses observations. Il n'a pas le courage de concéder cela et dit : « Mais la plus haute mesure de l'individualité ne croit pas d'un excès d'individualisme » (p. 63). Je voudrais contredire cela : d'un « excès » d'individualisme ne peut absolument pas être parlé, car personne ne peut savoir, ce qui se perd d'une individualité quand on la limite dans son libre déploiement. Qui veut ici tenir mesure celui-là ne peut pas du tout savoir quelles forces sommeillantes il élimine hors du monde avec ses grossières prises de mesure. Donner des propositions pratiques n'appartient pas par ici ; mais volontiers est ici la place de dire que qui sait interpréter l'évolution de l'humanité ne peut défendre qu'une forme de société qui a pour but l'évolution non retenue de tout côté de l'individu et pour lui chaque domination de l'un sur l'autre est une atrocité. Comme l'individu viendra à bout de soi-même, cela est la question. Chaque individu résoudra cette question quand il n'est pas empêché à cela par toutes les communautés possibles.

[451/18] De toutes les dominations, la pire est celle qu'ambitionne la sociale démocratie. Elle veut éjecter le diable par Belzébuth. Mais elle est aujourd'hui maintenant une fois un fantôme. Et que là familièrement la couleur la plus stimulante est le rouge, ainsi elle agit sur beaucoup d'humains terriblement. Mais seulement sur des humains qui ne peuvent penser. Ceux-là qui peuvent penser savent qu'avec la réalisation des idéaux socio-démocrates toutes les individualités seront opprimées. Mais parce que ceux-ci ne peuvent se laisser opprimer – car le développement humain vise avant tout l'individualité –, ainsi serait la victoire de la social-démocratie aussitôt celui de son déclin.

[451/19] Cela ceux qui se laissent de telle manière intimider des lambeaux de drapeau rouge de la sociale démocratie ne semblent pas le considérer qu'ils croient que chaque théorie sur la vie en commun de l'humain devrait être tartinée des gouttes nécessaires d'huile sociale. Ainsi huileuses sont les deux, celle de Ludwig Stein et celle de Adolf Prins.

[451/20] Les deux ne savent pas bien s'aider. Ils pensent. Par cela il devraient devenir des individualistes ou, disons-le sans réserve, des anarchistes théoriques. Mais ils ont peur, peur infernale des conséquences de leur propre pensée et à cause de cela ils huilent les conséquences de leur pensée un peu avec les allures socialistes étatiques du noble Bismarck et le non-sens social démocratique des messieurs Marx, Engels et



Liebknecht. Qui apporte beaucoup, apportera à maint quelque chose.

[451/21] Mais cela ne vaut quand même pas pour penseur. Je suis de l'avis, que chacun doit se mouiller pour la conséquence de la vision qui est conforme à sa nature. Est-elle fausse, alors vaincra déjà une autre. Mais si nous vainquons, nous laisserons cela à l'avenir. Nous voulons purement placer notre homme dans le combat.

[451/22] Aux gens de l'artisanat de la pensée il revient décisif de collaborer dans la discussion sur la question sociale. Car on leur répète que leur artisanat ne laisse pas se faire jour l'aveugle passion de parti. Mais les penseurs ont aussi besoin d'une passion. Celles de la reconnaissance sans scrupule de leurs propres avis. Les penseurs de notre temps n'ont pas ce sans-gêne.

[451/23] Ludwig Stein regrette dans l'introduction de son livre que les philosophes du présent s'occupent si peu des questions sociales. Je n'aimerais pas regretter cela dans la même mesure. Nos philosophes seraient-ils des penseurs qui ont le courage de tirer les conséquences de leurs pensées, alors je pourrais être d'accord avec Stein. Mais comme les choses reposent ne ressortirait rien de particulier à une prise de participation manifeste des philosophes à la discussion des questions sociales. Et Ludwig Stein a prouvé cela avec son épais livre. Il n'est pas écrit dans celui-là ce qui, pour la question sociale, viendrait de quelque manière en considération. Ce chou universel qui nous sera dressé à table par les partis médians et candidats du compromis dans tous les coins du monde, Ludwig Stein nous le présente avec une salade un peu philosophique. Il ne devient pas plus savoureux.

